



DRAGÉES
AU
POIVRE



**Un film de Jacques Baratier
1963
Cannes Classics 2016**

Dragées au poivre

Synopsis

Gérard, « jeune homme de bonne famille », rêve de devenir acteur. Pour ce faire, il suit partout sa sœur Frédérique, entichée de cinéma-vérité. Évoluant au milieu d'une faune aussi bizarre que bigarrée, elle braque sur tout un chacun, sur tout et sur rien, sa « caméra-stylo ». Tout en suivant les diktats des modes *songs & ciné* alors en vigueur elle met à mal tous les snobismes de l'époque... du yé-yé aux sciences humaines en passant par la Nouvelle Vague.

Fiche technique : France/Italie, 1963, 94 mn, 35mm, Noir & blanc

Réalisation : Jacques Baratier

Scénario : Jacques Baratier, Guy Bedos, Eric Ollivier

Genre : comédie musicale et burlesque

Production : Films Number One (Pierre Kalfon), Compania Cinematografica Cervi

Script : Sylvette Baudrot

Directeur de la photographie : Henri Decae

Montage : Néna Baratier

Musique : Ward Swingle, Cyrus Bassiak (Serge Rezvani)

Son : Pierre Calvet

Chorégraphie : Jean Babilée

Décor : Jacques Nol, Raymond Gabutti

Distribution:

- | | |
|--|--|
| - Guy Bedos (Gérard) | - Andréa Parisy (une éplucheuse) |
| - Jean-Paul Belmondo (Raymond La Légion) | - François Périer (un papa-nounou) |
| - Francis Blanche (Herr Franz) | - Rita Renoir (l'ethnologue) |
| - Jean-Marc Bory (l'Homo Micro) | - Jean Richard (l'autre papa-nounou) |
| - Claude Brasseur (un plombier d'amour) | - Pascale Roberts (la Spogliarella) |
| - Françoise Brion (Striptisiste) | - Simone Signoret (Geneviève) |
| - Sophie Daumier (Jackie la p) | - Francesca Solleville (la Goualeuse) |
| - Sophie Desmarets (Lulu la pianiste) | - Alexandra Stewart (la fille de couverture) |
| - Anne Doat (une écotière) | - Jean-Baptiste Thierrée (Grégoire) |
| - Jacques Dufilho (Mr Alfonso) | - Roger Vadim (Lui) |
| - Anna Karina (la pauvre Ginette) | - Romolo Valli (Signor X) |
| - Valérie Lagrange (une effeuilleuse) | - Monica Vitti (Elle) |
| - Daniel Laloux (le Zoom) | - Marina Vlady (une radio taxi girl) |
| - Jean-Pierre Marielle (Mr Rakanowski) | - Elisabeth Wiener (Frédérique) |
| | - Georges Wilson (le Casimir) |

Et aussi

- | | |
|---------------------|--------------------|
| - Jean Aron | - Git Magrini |
| - Jean-Michel Audin | - Alessandra Rubin |
| - Jean Babilée | - Jacques Seiler |
| - Tsilla Chelton | - Siska |
| - Les Lee | - Yan |
| | - Walter Welly |

Filmographie de Jacques Baratier (1918-2009)

LONGS-MÉTRAGES

Goha

France-Tunisie/1958/83'/35mm

Avec Omar Sharif, Zina Bouzaïane, Claudia Cardinale, Daniel Emilfork...

Un épisode amoureux du personnage légendaire Nasr Eddin Hodja, héros de contes arabes.

La Poupée

France/1962/95'/35mm

Avec Zbigniew Cybulski, Jacques Dufilho, Sonne Teal, Daniel Emilfork, Sacha Pitoëff... Scénario de Jacques Audiberti.

Un professeur donne vie à une poupée incarnant la liberté mise à mal dans un pays imaginaire d'Amérique du Sud.

Dragées au poivre

France/1963/94'/35mm

Avec Guy Bedos, Sophie Daumier, Jean-Paul Belmondo, Simone Signoret, Jean-Pierre Marielle, Claude Brasseur, Anna Karina, Francis Blanche, Monica Vitti, Vadim, Jacques Dufilho, Marina Vlady, Jean-Baptiste Thierrée...

Une bande de copains entichés de « cinéma-vérité » part à la chasse aux images.

L'Or du duc

France/1965/85'/35mm

Avec Claude Rich, Monique Tarbès, Pierre Brasseur, Danielle Darrieux, Noël Roquevert, Jacques Dufilho, Annie Cordy Daniel Emilfork...

Un bienheureux marginal hérite d'un oncle richissime un autocar en or massif.

Le Désordre À vingt ans

France/1967/70'/35mm

Avec Boris et Alain Vian, Carole Vian, Hermine Karagheuz, Roger Blin, Juliette Gréco, Arthur Adamov, César, Michel de Ré, Roger Vadim, Olivier Larronde, Antoine, Claude Nougaro, Emmanuelle Riva, Antonin Artaud, Bulle Ogier, Pierre Clémenti, Jean-Pierre Kalfon...

En partant de son court métrage Désordre, Jacques Baratier poursuit son étude sur les existentialistes de Saint-Germain-des- Prés.

La décharge

France/1970/80'/16mm

Avec Bernadette Lafont, Daniel Duval, Jean-Pierre Darras, Roland Dubillard, Nicole Garcia, Françoise Lebrun, Robert Castel...

Les derniers jours d'une bande de « ferrailleurs » expulsé de leur terrain vague par des promoteurs.

Vous intéressez-vous À la chose ?

France/1973/82'/35mm

Avec Nathalie Delon, Muriel Catala, Didier Haudepin, Bernard Jeantet, Renée Saint-Cyr, Roland Blanche...

Durant les vacances, trois adolescents initiés par leur tante découvrent les réalités de l'amour physique.

La Ville-bidon

France/1974/90'/16mm

Avec Bernadette Lafont, Daniel Duval, Jean-Pierre Darras, Roland Dubillard, Lucien Bodard, Pierre Schaeffer, Françoise Lebrun, Robert Castel...

Un député-maire veut faire bâtir une ville nouvelle sur un bidonville malgré le refus des habitants.

L'Araignée de satin

France/1984/90'/S16mm

Scénario de Catherine Breillat.

Avec Catherine Jourdan, Ingrid Caven, Roland Topor, Daniel Mesguish...

Pendant les Années Folles, dans un pensionnat de jeunes filles, la fugue d'une élève déclenche l'intervention d'un étrange inspecteur de police qui devient insensiblement le complice du crime qu'il devait empêcher.

Mon île était le monde

France/1992/90'/Betacam SP

Avec Jean Albany.

L'Ile de la Réunion à travers le regard d'un de ses chantres les plus fervents : le poète Jean Albany.

Rien, voilà l'ordre

France/2002/93'/Numérique

Avec James Thierrée, Amira Casar, Laurent Terzieff, Claude Rich, Macha Méril, Alexandra Stewart, Jean-Claude Dreyfus...

Un malade joue au docteur. Avec la complicité de ce dernier, Aroulette semble diriger la clinique du Rhien.

Le Beau désordre

France/2009/86'/Numérique

Avec Jacques Baratier. Film inachevé.

Jacques Baratier raconte des anecdotes sur Boris Vian, Antonin Artaud, Jacques Audiberti et bien d'autres personnages qu'il a côtoyés dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés.

MOYENS METRAGES

Piège

de Jacques Baratier

France/1968/50'/16mm

Avec Arrabal, Jean-Baptiste Thierrée, Bernadette Lafont, Bulle Ogier.

Un maniaque se prend au piège de ses fantasmes destructeurs.

L'Ami abusif

France/1989/52'/Beatcam SP

Portrait de Jean Albany, peintre et poète réunionnais.

COURTS METRAGES

Les Filles du soleil

France/1948/13'/35mm

Un documentaire sur une communauté berbères non islamisée, vivant sur les pentes ensoleillées de l'Atlas.

Désordre

France/1947-1948/18'/35mm

Avec Gabriel Pomerand, Boris et Alain Vian, Jacques Audiberti, Juliette Gréco, Roger Pierre, Yahne Le Tourmelin, Claude Luther, Jean Cocteau, Simone de Beauvoir, Jean-Paul Sartre, Pierre Richard, Orson Welles...

Tableau de la faune hétéroclite de Saint-Germain-des-Prés au lendemain de la guerre.

La Cité du midi

France/1951/15'/35mm

avec Michel Simon.

En nous faisant visiter le gymnase où il s'entraînait dans sa jeunesse, Michel Simon commente le travail des nouveaux acrobates.

Chevalier de Ménilmontant

France/1953/11'/35mm

Avec Maurice Chevalier.

Maurice Chevalier évoque son enfance en parcourant des quartiers de Ménilmontant aujourd'hui disparus.

Métier de danseur

de Jacques Baratier

France/1954/17'/35mm

Avec Jean Babilée, Xenia Palley.

La genèse d'un ballet classique à l'Opéra Garnier, sous la direction de Jean Babilée, danseur étoile qui nous fait comprendre les techniques et la discipline nécessaire pour faire disparaître toute trace d'efforts au public.

Paris la nuit

de Jacques Baratier et Jean Valère

France/1956/28'/35mm

Du coucher au lever du soleil, une plongée dans les vies nocturnes de Paris, au rythme de la musique de Georges Van Parys.

Pablo Casals

France/1955/30'35 mm

Avec Pablo Casals.

Retiré à Prades, le violoncelliste, Pablo Casals expose ses choix musicaux et politiques.

Eves futures

France/1964/20'/35mm

D'où viennent les mannequins qui habitent les vitrines de nos magasins ?

Eden Miseria

France/1968/18'/35mm

Des Beatniks du monde entier se réunissent à Katmandou lors de l'hiver 1967.

Opération séduction

France/1974/18'/16mm

texte de Pierre Clastre

Avec Francisco Meireles

La première rencontre entre la tribu des « Cintas Largas » et des « Hommes Blancs ».

TÉLÉVISION

Jacques Dufilho : le Comédien et ses personnages

France/1963/26'/35 mm

Avec Jacques Dufilho.

Le comédien Jacques Dufilho nous explique ses méthodes de travail pour créer un personnage.

René Clair

(pour la série CINÉASTES DE NOTRE TEMPS de Jeannine Bazin et André S. Labarthe)

France/1969/55'/16 mm

Avec René Clair, Michel Simon, Maurice Chevalier, Albert Préjean, Dany Carrel, Georges Van Parys.

Evocation de l'œuvre du cinéaste René Clair.

Indiens du Brésil

France/1969/52'/16mm

Les premiers constats des retombées radioactives d'Hiroshima dans des régions d'Amazonie.

Goha et après

France/1971/42'/16 mm

15 ans après le tournage de Goha, Jacques Baratier revient sur son film.

Un pommier en hivers

France/1972/26'/16mm

L'Occitanie 1 et 2

France/1973/2X52'/16mm

La langue occitane par Jorge Semprun.

Le Berceau de l'humanité

de Jacques et Néna Baratier

France/1973/46'/16mm

Avec Robert Debré.

L'importance du contact épidermique entre la mère et son bébé dans la culture sénégalaise.

Enfance africaine

de Jacques et Néna Baratier

France/1976-77/49'/16mm

L'éducation des enfants Senoufos en Côte d'Ivoire depuis leur naissance jusqu'à leur entrée à l'école.



Jacques Baratier (1918-2009)

Cinéaste, poète, peintre, Jacques Baratier a influencé de nombreux artistes. Roland Barthes aimait ses films et l'utilisait dans le corpus de ses démonstrations théoriques comme inventeur de formes. André S. Labarthe parle de son influence autant dans le genre documentaire qu'il a renouvelé que dans le genre comique peu exploité en France par le cinéma d'auteur. Audiberti l'adorait, Nougaro aussi.

De 1947 à 2009, Jacques Baratier a réalisé trente deux films dont douze longs-métrages. Sa créativité fantaisiste lui a permis d'être rapidement mis en avant par les critiques des années 50 comme un jeune talent prometteur. L'Association Jacques Baratier a fait un long travail pour réunir et restaurer une partie de ses films.

C'est ainsi que l'ensemble de son oeuvre nous révèle maintenant l'originalité de la vision d'un réalisateur hors norme.

Jacques Baratier a 18 ans quand son frère de 20 ans meurt, c'est une immense douleur mais c'est aussi le début d'une quête créatrice qui ne s'arrêtera jamais. Il s'essaye tout d'abord à la littérature épaulé par Audiberti. Mais à la libération il renonce à l'écriture et décide de traverser l'Afrique comme son oncle le général Baratier dont les récits vont lui donner le désir d'entrer en contact avec des sociétés différentes de son milieu parisien. La mise en valeur de civilisations autres que la sienne alternera toujours avec la critique de son milieu dans ses choix de projets.

Encouragé par Pierre Bonnard, Jacques Baratier en 1947 arrive en Algérie avec sa boîte de peinture. Déterminé à en vivre, il est obligé très vite de trouver des petits boulots. C'est ainsi qu'il tombe sur une équipe de tournage et parvient à se faire engager comme deuxième assistant sur « L'Escadron Blanc » de René Charras. Révélation en plein désert, il comprend à 30 ans ce qu'il va faire de sa vie.

De là, il va au Maroc où il tourne son premier court-métrage, « Les Châteaux de Sable », mais, ironie du sort, un vent de sable détruit les trois-quarts des négatifs ! Face à cette catastrophe, il reprend le film pour en faire "Les Filles du Soleil".

En 1948, il revient en France pour réaliser un documentaire sur ses amis, les « *indigènes* » de Saint-Germain-des-Prés : "Désordre" avec Gréco, Vian et les habitués du Tabou. Lui qui doutait toujours, ne doutera pas de ses dispositions dans le domaine cinématographique. Il va enchaîner les films : « La Cité du Midi » avec Michel Simon, « Chevalier de Ménilmontant » avec Maurice Chevalier, « Métier de Danseur » avec Jean Babilée, « Paris la nuit » (Ours d'or et Prix Lumière), puis ses premiers longs-métrages : « Goha », « La Poupée », « Dragées au Poivre »... Tous réalisés dans un genre différent, il passe du conte arabe « Goha », au genre baroque avec « La Poupée », et poursuit avec un film à sketches « Dragées au Poivre »... Ensuite viendra une comédie musicale « L'or du Duc », un docu-fiction « La Ville Bidon »... Et jusqu'à sa mort Jacques Baratier ne sera jamais là où on l'attend, refusant d'être défini comme artiste, il prendra des risques pour explorer le plus possible de types de narrations cinématographiques.

« Dragées au Poivre » est typiquement ce qu'on peut appeler un « film critique » où il se moque de lui-même et de son milieu. La fantaisie avec laquelle il traite le mouvement naissant de La Nouvelle

Vague n'est pas reçue avec le même humour par ceux qu'elle épingle. « Dragées au Poivre » sera son gros succès commercial. Film choral, il rassemble presque toutes les stars du moment : Simone Signoret, Jean-paul Belmondo, Monica Vitti, Marina Vlady, Francis Blanche, Claude Brasseur, Anna Karina, Guy Bedos, Sophie Daumier, Jean-Pierre Marielle, Alexandra Stewart, Jean-Baptiste Thierrée, Jean Babilée, Jacques Dufilho, Vadim, Georges Wilson, Jean Richard, François Perier, Sophie Desmaret, Tsilla Chelton...

Artiste visionnaire, Jacques Baratier en 1963 imagine dans « Dragées au Poivre » un monde où chacun possède sa caméra. 50 ans plus tard, sa vision est devenue notre quotidien.

Mais cette faculté le rend indifférent à la réalité qui l'entoure. Il ne voit pas qu'il se fait des ennemis en attaquant l'ordre établi, l'État, et toutes tendances, cercles ou dogmes. Son humour n'épargne que les démunis. Peu à peu il se retrouvera seul, ses films deviendront invisibles.

C'est lorsqu'on ne peut plus voir ses films qu'un réalisateur disparaît.

En 2011, deux ans après sa mort, la Cinémathèque française organisa une rétrospective des films de Jacques Baratier, nous avons enfin pu voir tous ses films réunis. Choc devant le talent de cet ensemble descriptif du monde, d'un monde que nous n'avons pas toujours connu. Le public a découvert cette oeuvre dans l'étonnement d'un plaisir neuf.

Avec l'aide du CNC, l'Association Jacques Baratier - détentrice des droits de six long-métrages - poursuit le travail de restauration. A chaque nouvelle projection, les spectateurs sont heureux de découvrir ces oeuvres vivantes du patrimoine cinématographique.



Jacques Baratier sur le tournage de *Rien Voilà l'Ordre* (2003)

Extrait de la page Facebook de Jacques Baratier (2016)

Découverte tardive sur DVD du musical le plus foutraque et le plus enlevé produit en France depuis que le Parlant existe. Lucidité, grâce et folie, numéros de haute voltige, générique pléthorique offrant quelques-uns de leurs plus beaux moments de cinéma à Sophie Daumier, à Sophie Desmarets, à Jacques Dufilho, à Anna Karina, à Andréa Parisy, à Pascale Roberts, à Simone Signoret, à Alexandra Stewart, à Monica Vitti, à Marina Vlady, à Elisabeth Wiener... Et à plein d'autres. Revu deux fois, du coup.



DRAGÉES AU POIVRE (Jacques Baratier, 1963)

Quelques extraits de presse à la sortie du film en 1963

Là réside le miracle de Dragées au poivre: nous y rions sans mauvaises conscience et même avec un sentiment d'alacrité spirituelle et de bonheur rarement goûté au cinéma. Ce film est aussi nouveau aujourd'hui que le fut, en son temps, Drôle de drame. Et comme Drôle de drame, sans doute, il restera sans postérité. De telles réussites ne se recommencent pas.

Claude Mauriac (Le Figaro littéraire)

Ce qui compte, c'est le rythme général, la bonne humeur, la douce folie qui pimente chaque séquence, l'aimable désinvolture avec laquelle Jacques Baratier a organisé et mis en scène sa comédie.

Jean de Baroncelli (Le Monde)

Ces dragées sont légères à l'estomac, sans prétention, sympathiques. Un peu de branquignolades qui sont filles d'Helzapoppin, des scènes de cabaret, des blagues de copains, des farces improvisées.

Le Canard enchaîné

Le cinéma comique français est toujours à la recherche de sa voie, et cela depuis la mort de Max Linder. Ces Dragées au poivre sont une tentative à ne pas dédaigner. Ne boudons pas le plaisir que ce film nous procure.

Samuel Lachize (L'Humanité)

La somme de talents railleurs, caustiques, la verve chansonnrière que l'on trouve dans Dragées au poivre font que ce film n'a que peu de chances d'emporter un prix dans un festival de cinéma.

Louis Chauvet (Le Figaro)

Un film pour les copains, une suite de pastiches des principaux genres cinématographiques, semés de clins d'oeil et d'appels du pied, traités dans le mouvement de la farce délirante avec, en tête d'affiche, une constellation de noms connus.

Michel Aubriant (Paris Presse)

Une gigantesque farce montée par une bande de joyeux compères décidés à rire d'un énorme canular.

La Lanterne (Bruxelles)

Cabaret littéraire, revue, comédie musicale, music-hall, divertissement léger, opérette, canular pour initiés, Dragées au poivre, film libre entre tous, est tout cela. Avec ses qualités et ses défauts, il mérite d'être vu et suivi avec énormément de sympathie.

Le Soir (Bruxelles)

A propos de JACQUES BARATIER

Jacques Audiberti

Cahiers du cinéma, n° 100, octobre 1959 :

Esquissons ici le portrait de Jacques Baratier, avant que ses films se soient chargés de le dévoiler tout entier. Cet esprit étincelant atteste deux siècles de civilité pointue. En Baratier se dessine la France en ce que contiennent de conventionnellement authentiques des notions telles que la galanterie française, la politesse française et, en toute simplicité, le génie français. A la manière des gardes républicains à cheval qui, lorsqu'ils montent leur moto d'ordonnance, les jours de fêtes carillonnées, abandonnent le casque à crins et les éperons pour conserver le bleu habit à revers écarlate et les culottes de daim blanc de Rocroy, de même Baratier, par le travers des Sahara, des festival et des montagnes, garde et maintient la tournure mentale d'une sorte de devin marquis. Perspicace, en effet, psychologue en diable, toujours en avance d'une seconde, ou de deux, aux rendez-vous de la conversation, au risque, quelquefois, qu'on ne le trouve plus, il prolonge jusque dans son ouvrage maghrébin *Goha*, la tradition talon rouge de *Candide* et des *Lettres Persannes*.

André S. Labarthe, 2010 :

Ce qui vient en premier plan dans des films de Baratier, c'est la poésie, pas la machine cinématographique. Il faisait un cinéma qui inventait son propre territoire. D'habitude les gens travaillent sur le même territoire, mais lui en a changé continuellement. Le cinéma a été pour lui une espèce d'instrument magique pour approcher et donner vie à tout ce qu'il aimait.

Dialogue entre Bernadette Lafont et André S. Labarthe pour la rétrospective Jacques Baratier à la cinémathèque française en 2011

André S. Labarthe : On peut dire qu'il est arrivé au cinéma parce qu'il était à la marge d'autres activités, c'était une façon de fuir, quand on regarde son parcours, la réalité de 1947 et ses institutions. Tout à coup il rencontre des cinéastes en Algérie alors qu'il y était parti sur un coup de tête pour faire de la peinture. Et là, il a un déclic. Il s'est retrouvé ; c'est comme si tout à coup il partait avec les gens du voyage.

Bernadette Lafont : Il s'intéressait autant à la peinture qu'à la littérature à l'époque. Et finalement, il a découvert par hasard en plein désert algérien que le cinéma était un peu l'alliance de tout ça.

A.S.L. : Oui le cinéma était une sorte de lunette d'approche pour lui, cela pouvait aussi bien approcher la peinture que la littérature. C'est ça le cinéma quand même. Tout rentre dans le cinéma. Tout ne rentre pas dans la peinture. Il a compris ça et ce qu'il y a de formidable c'est qu'il a réussi à rentrer là-dedans, c'est à dire à faire des films sans rentrer dans l'institution du cinéma avec un grand C. Du cinéma, il a pris la liberté que cela lui donnait. Et il n'a pas voulu entrer dans un, ne parlons pas de métier, parce que cela devient obscène lorsqu'on parle de métier à propos de Baratier. Le cinéma c'était tout à coup une clef pour être libre. Voilà, tout à coup il s'est senti libre. Il se serait moins senti libre s'il avait écrit, s'il avait peint parce que cela obéit à des rites. Or on peut exercer le cinéma de mille façons. Pour écrire, bon il faut un stylo, une machine à écrire il y a une façon d'écrire, ou de peindre. Avec le cinéma, il découvrait que tout ce qu'il pouvait aimer dans la vie pouvait être attrapé. Et après ses films ont démontré que c'est ce qui s'est passé. Il a attrapé les choses. Cela a été une espèce d'instrument magique..

B.L.: Une sorte de baguette magique. Le cinéma, baguette magique de l'enchanteur Baratier.

A.S.L. : Le fait d'avoir cet instrument lui permettait d'approcher et d'enchanter un peu ceux qu'ils approchaient, cela faisait que lui-même se mettait à appartenir au monde qu'il filmait. Il filmait des poètes, il devenait un poète. C'est très rare ça dans le cinéma.

B.L.: Oui, d'ailleurs Piège rentre dans la lignée de ces quelques films surréalistes complètement libres comme le Sang d'un poète, l'âge d'or ou le Chien Andalou.

A.S.L. : Ce qui vient en premier plan dans ses films c'est la poésie, pas la machine cinématographique. C'est ce qui est frappant chez lui. Ensuite lorsqu'il s'est mis à faire des films mais de façon pas toujours très ordonnée, il est allé d'un bout à l'autre de ce que peut faire le cinéma, c'est-à-dire, il pouvait aller du côté de la fiction quand il fait Goha par exemple ou du côté du documentaire pur et dur.

B.L.: Oui la Ville Bidon. C'est une fiction très réaliste avec pas mal de scènes improvisées comme celle de Roland Dubillard interviewé par Jacques jouant le sociologue qui découvre ce qui se passe déjà dans les caves des cités de transits. Daniel Duval que Jacques venait de découvrir l'a beaucoup inspiré pour ce film. Puis s'est greffé le neveu de Ghislain Cloquet qui joue le fils de JP Darras. Et tout d'un coup Jacques a dit : « on va faire la Vénus à la fourrure ». Ce qui l'avait inspiré c'est ce jeune homme pâle que je fouette et cette robe incroyable avec laquelle je me promène dans les détritiques. Je ne me souviens pas que c'était écrit tout ça. Quand il mettait en scène le plan, cela se

passait très bien. Cela a été plus difficile sur Piège. Je commençais à la même période « L'amour c'est triste, l'amour c'est gai » de Jean-Daniel Pollet. J'étais obligée de partir souvent, donc j'étais toujours doublée souvent ce n'est pas moi c'est des gens différents. Il y avait des conciliabules à propos de mystérieux colis qui arrivaient de Lyon où il y avait un spécialiste des costumes sadomaso. Il attendait ces colis et on découvrait une botte extraordinaire où on met les deux pieds, des laçages insensés. Il sortait ces trucs invraisemblables qu'on n'avait pas du tout envie de mettre avec Bulle. C'était comme une brocante dans cette maison inhabitée.

A.S.L. : Je ne pense pas que ce soit une vision particulière mais il avait un regard particulier sur les choses et je crois que c'est ça qui a perturbé un peu le public qui est habitué quand même à passer de l'univers d'un cinéaste à l'univers d'un autre qui pour la plus part sont très circonscrits. On connaît l'univers de Chabrol, l'univers de Truffaut et on sait comment les définir en trois mots. Ce sont des univers très simplifiés, pas dans le sens péjoratif du mot, mais on peut tout de suite les caractériser. L'univers de Baratier c'est un univers créé par un papillon. Comment recréer et définir ce que voit un papillon, ce que vit un papillon.

B.L.: oui il butine d'une rencontre à une rencontre et sa logique lui est propre.

A.S.L. : Un rhinocéros, on peut arriver à voir qu'il se déplace d'un lieu à un autre, il vaque, on voit, il se promène. Baratier, où le situer ? D'habitude on situe très facilement les gens comme les films. Quand tu prends Pariscope tu as les genres polar, psychologie... Où mettre les films de Baratier dans la liste de Pariscope ? Où les caser ? La Ville Bidon où la mettre ? Parce que cela tient du documentaire, du fantasme, cela tient d'une espèce de cinéma prophétique, utopique même. Il est à cheval chaque fois sur quelque chose. Il ne s'enferme pas dans un domaine.

B.L.: Oui, il avait le sens de saisir des occasions.

A.S.L. : Je le vois comme quelqu'un, on le voyait dans la vie quand même et sur un tournage il devait être pareil, où tout peut intervenir, quelque chose, un type qui fait un geste, tac ! cela l'intéresse. C'est comme cela qu'il a découvert des gens, des acteurs, ou des non acteurs. La matière de ses films ne préexiste pas. On a le sentiment que cela ne préexiste pas à ses films. Quand je dis matière, cela veut dire tout, du scénario, aux acteurs, on a l'impression que cela vient juste de la veille ou du matin même et c'est cette façon d'être au présent qui le rend assez unique. Il n'y a pas beaucoup de cinéastes qui sont au présent à part Jean-Luc Godard quand il est en forme. Mais là cette façon très large parce que c'est quand même l'air du temps qui passe mine de rien sur soixante ans !

B.L.: Il est le cinéaste de l'air du temps qui passe. Il ne s'intéressait d'ailleurs qu'au moment présent. Il ne parlait jamais du passé ou de ce qu'il avait fait. Il y a pas mal de films que je n'ai pas vu, par exemple « L'or du duc », avec Claude Rich et Jacques Dufaillo. C'est son film le plus autobiographique, un des seuls scénarios qu'il ait écrit sans un ami poète ou écrivain. Goha est aussi quelque part son portrait. Omar Sharif a bien su s'emparer de ce personnage à la fois naïf et merveilleux. Dragées au poivre m'avait beaucoup amusée à l'époque.

A.S.L. : C'est surprenant Dragées au poivre, le moment où c'est arrivé, on s'attendait pas à ça.

B.L.: Pas du tout, c'était la première fois qu'on faisait un film à sketches, il y avait toutes les vedettes de l'époque de Signoret à Belmondo.

A.S.L. : Et venant de Baratier, c'était surprenant, on ne s'y attendait pas, on ne le connaissait pas assez.

B.L.: La Poupée m'avait beaucoup frappée, il y a de très belles choses. Je veux le revoir mais oh ! j'avais été très impressionnée par l'acteur polonais Cibulsky et par le travesti belge. C'était la première fois qu'on voyait un travesti à l'écran, il danse merveilleusement.

A.S.L. : Tout ce que l'époque a produit comme mise en cause de tous les tabous, c'est chez lui. On touche là à un autre truc qui est son côté double qu'il pouvait avoir, d'un côté il y avait ce personnage poète qui papillonnait et se laissait traverser par l'air du temps et puis il y avait l'autre qui était celui des fantasmes et dont Piège est la pièce maîtresse, plus que l'Araignée de Satin. C'est une autre direction, il serait intéressant de savoir à quel époque c'est arrivé.

B.L.: En 1962, La Poupée, montre déjà un intérêt pour les déviations. Audiberti s'y est toujours intéressé, ils étaient très liés. Depuis « Désordre », Jacques lui a toujours fait lire ses scénarios.

A.S.L. : La aussi dans la Poupée, le montage est assez particulier, Jacques échappe à toute règle. On peut reconnaître chez les cinéastes ce qu'ils aiment dans le montage ou le découpage mais là on ne peut pas donner une règle, il échappe à toute règle. Que cela soit montage ou découpage, il filmait toujours différemment alors que à nouveau, les cinéastes reconnus par les institutions, on sait comment ils filment. Ils ont un genre, on peut les définir dedans.

B.L.: On ne peut le rattacher à rien, on ne peut pas trouver des références dans ses films, ni un genre. Il est inclassable.

A.S.L. : Pourtant c'est ce qu'aiment beaucoup les critiques les références, parce qu'ils savent qu'ils peuvent définir de telle manière un auteur. C'est bien un tel, il fait ça comme ça, on le reconnaît bien etc... Il déjoue les approches qu'on peut faire de ses films. Quand les gens vont voir ses films, ils ne peuvent pas savoir à quoi s'attendre. La plus part du temps, j'exagère exprès, mais enfin les films qu'on va voir c'est des films qu'on a déjà vu. On sait ce qu'on va trouver comme quand on fait le marché chez les commerçants habituels. Il n'y a aucun risque à courir en quelque sorte. Allez voir le nouveau film de machin, il est extraordinaire, je lis trois lignes et ça y est dans ma tête je l'ai déjà vu. Chez moi cela va très loin. Par exemple, on me raconte le dernier film de Godard et pourtant lui il change toujours de truc, on me le raconte et je vois quel film c'est. Non seulement je vois, mais ça m'influence comme si je l'avais déjà vu ! C'est fou, pas besoin de voir les films finalement alors que Baratier pas du tout, c'est la surprise totale parce qu'il n'obéit pas aux codes même pour les détourner, il les ignore. Il y a beaucoup de cinéastes qui détournent les codes par exemple du polar mais cela revient au même. Tandis que Baratier, il décide d'ignorer les codes, j'allais dire il ignore le cinéma, oui presque, il ignore le rituel du cinéma. Il filme comme, justement c'est son côté poète, il filme comme un poète écrit un poème.

B.L.: Absolument, c'est la même démarche.

A.S.L. : Mais Il n'y en a pas tellement des poètes. On peut dire que Godard d'une certaine façon est un poète mais pas dans le sens ou c'est quelqu'un qui obéit à une inspiration non codifiée. Qui ne se soucie pas de l'objectif, de la norme. Cocteau et Godard quand ils font du cinéma, ils savent qu'ils doivent faire un film d'une heure et demi, deux heures, que cela va rentrer dans un cadre. Chez

Baratier, on a l'impression que ça, il s'en fout royalement. Il y a une espèce d'insouciance qui est à la base de son travail, de sa façon d'être. Il n'a pas envie de contrôler. Ça l'ennuie.

B.L.: Oui ça ne l'intéresse pas du tout lui ce qu'il aime c'est le jaillissement.

A.S.L. : J'aime beaucoup ça. On le retrouve dans des films comme Désordre. En plus ces films ils bougent tout le temps, il a toujours envie de les faire bouger. C'est dans ce sens qu'il a passé sa vie à faire que ses films lui ressemblent. Il ne pouvait pas supporter l'idée que cela soit coulé dans le marbre. De même qu'il n'a jamais songé à faire carrière. Il voulait que cela bouge tout le temps et donc il retouchait ses films, il les remontait et c'était sans fin. En ne se souciant ni des problèmes d'espaces, de temps, de raccords, il était capable de faire un plan pour raccorder un truc qu'il avait fait trente ans avant. On avait l'impression que le cinéma était un univers au-dessus de l'univers dans lequel on vit, moins lourd, moins pataud. Sans haut ni bas, ni gauche ni droite, on pouvait circuler dans tous les sens. On avait l'impression que c'était son souhait.

B.L.: Cela se voyait dans la vie dès qu'on parlait avec lui,

A.S.L. : Je me rappelle d'un voyage de Belfort à Paris. C'était extraordinaire, je n'ai pas vu passer le voyage, je ne me souvenais même plus qu'on était dans un TGV tellement on était partis. Il m'a entraîné dans son univers en me parlant des gens qu'il avait connu Boris Vian, Audiberti, Saint-Exupéry... Tout en abordant au bar les inconnus qui piquaient sa curiosité où les jeunes femmes qui lui plaisaient. La place de Baratier c'est ça, il est sans doute celui qui a le mieux attrapé l'esprit d'une époque. Non seulement l'esprit mais les gens qui travaillaient à l'intérieur de cette époque. Les poètes, des gens qui ne sont jamais l'objet de films. Il faisait un cinéma qui inventait son propre territoire. D'habitude les gens travaillent toujours sur le même territoire mais lui a changé continuellement. C'est dans ce sens qu'il est très important pour parler de notre époque. Comme toujours parce qu'il se trouvait partout en bon papillon, il se trouvait aussi au début de la nouvelle vague. Lui qu'est-ce qu'il fait au moment des premiers films de la nouvelle vague, il tourne son premier long-métrage Goha, un film écrit en arabe par le poète libanais Georges Shéhadé. C'est un film qui appartient à l'époque de la nouvelle vague, qui appartient au mouvement de la nouvelle vague et qui ne ressemble à aucun. Les autres se ressemblent entre eux quelque part et lui non, toujours à part même au sein du mouvement auquel il participe.

B.L.: Il a toujours été comme cela. Les documentaires sur les mannequins comme Eves Futures et la cité du midi avec Michel Simon sont de vrais bijoux.

A.S.L. : Je ne l'ai pas vu non plus. Les films de Baratier sont invisibles, pour la première fois, on va pouvoir les voir tous. Métier de danseur documentaire sur le danseur Jean Babilée enseignant à l'opéra a été tourné en 1953. C'était 10 ans avant que Rivette ne le fasse jouer. Je n'ai jamais vu Opération Séduction qui est le seul film où l'on voit des indiens d'Amazonie sortir de la forêt et on assiste à leur premier contact avec l'homme blanc. C'est ça, c'est typique Baratier. Quand je dis l'air du temps ce n'est pas seulement le temps parisien, mais de saisir les choses au moment où elles arrivent. Il est là et il tourne.

B.L.: Il n'attend pas, il n'a jamais remis au lendemain. Et le berceau de l'humanité sur la nécessité du rapport épidermique entre la mère et son bébé. C'est ce dont on parle aujourd'hui mais en 1972, c'était un sujet complètement ignoré.

A.S.L. : On avait le sentiment qu'on ne savait jamais ce qu'il avait dans sa besace comme truc qu'il allait filmer. Habituellement le film existe avant d'être commencé. Là on a le sentiment qu'à chaque pas, le film peut s'arrêter ou aller ailleurs. La plupart des films on sait où ils vont. Le cinéma est quand même fondé là-dessus, le cinéma d'Hitchcock on sait très bien où l'on va. La c'est pas du tout le cas, c'est un cinéma qui se découvre au fur et à mesure lui-même, donc c'est une approche très particulière et je suis curieux de voir comment le public va réagir.

« Vous avez inauguré un style de film tout à fait original et qui offre de nouvelles perspectives. Nous avons été lents à reconnaître Picasso et Stravinsky, cela pourrait bien être le cas avec votre film La Poupée. » King Vidor

En 1938, Jacques Baratier rencontre St Exupéry,
il abandonne la littérature pour devenir aviateur...

